lisme, l'empereur Guillaume, à peine convalescent, a fait proposer des mesures énergiques au parlement pour combattre la secte. A la réception du 1er janvier, il a dit le télégraphe, insisté, en s'adressant à ses ministres, sur ce seul sujet.

Cependant il a gracié son assassin. Le roi d'Espagne n'a pas agi de même. Il a refusé de commuer la sentence du meurtrier Moncassi, et il a signé la condamnation à mort de ce gentil républicain, qui doit être pendu à Madrid le 10 janvier courant. Nous aimons mieux cela. Il n'y a rien à gagner à faire des mamours aux assassins. C'est encourager ces sortes d'attentats que de les pardonner. Si les souverains européens, depuis le commencement du siècle, n'avaient pas pris, presque systématiquement, la façon de gracier ceux qui attaquent à leur vie, les tentatives de régicides auraient été moins fréquentes. Le roi d'Espagne donne bravement l'exemple. On peut croire que l'exécution de l'aimable Moncassi contribuera à refroidir quelque peu l'ardeur de ses compères, et le roi Alphonse peut espérer d'être moins exposé à l'avenir. On n'aura probablement pas autant besoin de le garder à vue, comme ses augustes cousins d'Autriche et d'Italie.

L'Allemagne a donné le signal, en déclarant la guerre aux sectes. Les autres pouvoirs vont probablement suivre son exemple. Il faudrait une coalition de l'Europe monarchique et conservatrice contre le monstre socialiste, né de la révolution française et qui menace de saper la société tout entière.

A. GÉLINAS.

LES TROUBLES AU MANITOBA

Nous avons dit un mot des troubles qui ont eu lieu dans la province de Manitoba, à l'occasion de l'élection de M. Taillefer, dans la division de Ste-Agathe. Nos lecteurs savent qu'il s'agit de l'ancien capitaine ou colonel des Zouaves, autrefois de Châteauguay, où il a été candidat.

Les bulletins des adversaires de M. Taillefer ayant été mis de côté, pour cause d'illégalité, par l'officier-rapporteur, M. Turenne, il fut déclaré élu. De là la colère et la vengeance des candidats défaits et de quelques-uns de leurs partisans, qui, au lieu d'avoir recours aux tribunaux, voulurent se faire justice de leurs propres mains.

Il est vrai qu'ils étaient parvenus à obtenir un mandat d'arrestation contre M. Turenne pour parjure, mais, au lieu de faire connaître leur autorité et d'agir comme des officiers de la justice, ils envahirent le presbytère du Rév. M. Filion en assassins. MM. Filion et Taillefer eurent devoir intervenir pour protéger la vie de M. Turenne, et mirent les intrus à la porte. C'est pour se venger de cet affront que le lendemain matin, vers six heures, les mal-faiteurs retournèrent, armés, au presbytère du Rév. M. Filion. Une lutte eut lieu, des coups de pistolet furent échangés, M. Taillefer reçut une balle dans la cuisse, et un des agresseurs, McLane, qu'on dit mort depuis, fut blessé grièvement. Les brigands réussirent cependant à enlever le Rév. M. Charbonneau, qu'ils accablèrent de mauvais traitements.

Une grande indignation règne parmi la population métisse et française du Manitoba, qui demande que justice soit faite. Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, publie des lettres que les RR. MM. Filion et Charbonneau lui ont adressées pour lui faire connaître les faits tels qu'ils se sont passés, et il proteste contre les mensonges et les calomnies débitées par les fanatiques qui profitent de l'occasion pour satisfaire leur haine contre les Métis et les prêtres catholiques.

MONTRÉAL EN 1806

La première gravure représente l'ancienne église paroissiale, une partie de la rue Notre-Dame et la rue Saint-Jacques. Quel changement !

Dans la seconde gravure on voit l'autre partie de la rue Notre-Dame, du côté de la rue McGill, où l'on remarque une porte de ville.

AVANT 1760

VIII

Si la France n'a pas assez compris le livre de M. Rameau, si le Canada français en a peu parlé, il n'en est pas de même des Etats-Unis, où il a soulevé de vives réclamations dans quelques revues. Les Yankees sont de ceux qui croient que, en criant bien fort contre la vérité, on s'en débarrasse.

Rien de difficile à faire accepter comme une donnée historique qui froisse ou renverse des préjugés. Or, de préjugés sont pétris nos bons voisins ; la constatation des faits historiques ne paraît pas troubler leur sommeil. Sur les questions du passé, ils se repaissent l'esprit de chimères.

Ainsi, posons-leur une question :

Durant un siècle et demi, de quel côté a été le beau rôle ? Ils répondent que ce fut de leur côté. Nous allons voir.

Dans le commerce ? Oui, si le fait d'apporter d'Europe des marchandises, que l'on sacrifiait pour sustenter les colons, peut s'appeler du commerce. Mais qui a exploité le premier, et sur une vaste échelle, les produits naturels du nouveau continent ? qui a lié amitié avec les sept-huitièmes des nations sauvages ? qui a réuni dans sa main le monopole de la traite des pelleteries ? qui a ouvert des cultures et s'est mis sans retard à l'abri de la famine ? Les Canadiens. Dès leur débarquement, ils apprirent à se suffire à eux-mêmes. Ils fabriquaient tous les objets d'habillement, ils avaient des artisans dans tous les métiers. On construisait bientôt des navires qui exportèrent le surplus des céréales récoltées et non consommées ; on établissait de puissantes forges ; les bois, les fourrures, le poisson, les huiles prenaient le chemin de la France ou des îles, et tout cela avait lieu à une époque où nous ne comptons pas six mille âmes. Et que faisaient les Yankees pendant ce temps ? Craintivement cabanés près du rivage, ils seraient morts de faim si leurs amis en Angleterre n'y eussent pourvu ; ils attendaient d'Europe de quoi se vêtir ; ils ne tiraient presque rien du sol et encore moins de la forêt, où ils n'osèrent jamais s'aventurer, à tel point que leurs récits mentionnent comme un fait des plus extraordinaires le voyage d'un de leurs ministres à trente lieues dans l'intérieur, alors que les Canadiens avaient parcouru tout le continent et traitaient au pied des montagnes Rocheuses ! Tous ces contrastes sont accablants pour nos voisins.

Dans le choix des colons ? Ce n'est pas chez nous, Dieu merci, que l'on a envoyé des chargements de repris de justice et de filles équivoques. Notre population a été puisée à une source tellement pure et si parfaitement appropriée aux exigences du pays, qu'elle n'a pour ainsi dire demandé rien autre chose à la mère-patrie, tout en exécutant, bien au-delà des espérances que l'on avait conçues d'elle, le plan de colonisation et d'extension préparé par ses chefs. Cinquante ans avant la conquête, le Bas-Canada fournissait de colons, d'artisans, etc., sans l'aide de la France, la longue ligne de forts et d'établissements qui se prolongeait jusqu'aux bouches du Mississipi. Nos voisins ont-ils quelque chose de semblable à montrer, même en petit ?

Dans les découvertes ? Nul Yankee n'avait encore perdu de vue son campement, que déjà nous avions remonté l'Ottawa, visité les grands lacs, atteint le bas Wisconsin, et enfin pénétré au cœur du continent. Va-t-on croire que, par la suite, nos voisins se sont mis à nous imiter ? Pas du tout. Leur part dans la découverte de l'Amérique du Nord est représentée par zéro, ou à peu près ; car si Hudson (qui n'était pas Yankee) a fait connaître la baie qui porte son nom, ce sont les Canadiens qui l'ont occupée. De Terre-Neuve au Pacifique, à la Nouvelle-Orléans et aux Alleghany, il n'y a pas un pouce de terrain qui ait été connu des Yankees avant la conquête. Ainsi, une population qui ne pouvait pas se suffire à elle-même, faute d'industrie et d'organisation, ne sut pas, non plus, étendre son influence au-delà de son mince territoire et ne fit rien pour la

civilisation. L'idée de la comparer aux groupes acadien et canadien fait sourire.

Dans les fondations ? Où sont les Yankees descendant des fondateurs du Massachusetts, le groupe le plus noble dont puissent s'enorgueillir les Etats-Unis ? Ils sont aussi clair-semés que la noblesse des croisades. Pourquoi ? Parce que leurs pères sont venus ici au hasard, sans ordre, sans plan, sans rien de ces grandes vues qui marquent le type canadien. Ils ont flotté au gré des événements, et, bien que plus nombreux que nos pères, leurs contemporains, ils n'ont jamais été capables de rivaliser dignement avec eux. Tandis que nous nous établissons, nos voisins tâtonnaient. Tandis que nous nous pourvoyions du nécessaire, puis du luxe, ils attendaient les vaisseaux d'Angleterre. Il a fallu des séries d'années pour mettre quelques éléments de vigueur parmi ce peuple flottant, et cela n'a eu lieu qu'à force d'immigration et parce que les Anglais ont pris la chose à cœur. Jusque là, rappelons-nous quelle était la faiblesse, la gaucherie et même la timidité des Yankees, comparée à notre élan. L'habitant canadien cultive aujourd'hui la terre défrichée par son septième ou huitième grand-père ; il n'a pas été supplanté, comme le Yankee, par des individus plus vigoureux, plus courageux, plus intelligents. Il est de la famille de ceux qui ont fondé cent postes dans des contrées où la conquête a tout balayé, croit-on : Haut-Canada, Nord-Ouest, Louisiane, et où, cependant, on voit reparaître, de nos jours, de fortes branches canadiennes. Sans l'espèce de marée humaine que l'Europe a refoulée sur les Etats-Unis, depuis moins d'un siècle, il n'existerait pas d'Américains. Et, précisément nous, les Canadiens, nous n'avons rien reçu de France depuis cent trente ans. Où est la gloire des fondateurs yankees, qui n'ont rien fondé ?

Dans la guerre ? Vais-je prendre la peine de répondre à cette question ? On saura toujours que nos chefs, avec quelques centaines d'hommes, ont établi et soutenu l'influence française dans un rayon immense, et qu'ils pesaient sur les colons yankees de manière à paralyser leurs forces. A toutes les époques, ceux-ci ont été plus nombreux que nous et toujours battus. Sans l'intervention si ferme et si patriotique de l'Angleterre durant la guerre de sept ans, la conquête du Canada n'aurait pas lieu. Les Yankees ont tenté dix fois de franchir nos frontières et ils n'ont pu y réussir. En revanche, pendant es trois quarts de siècle qu'ont duré nos guerres, nous avons semé la terreur et la ruine dans leur pays.

Les colonies féodales de l'Acadie et du Canada, que les auteurs américains ont si fort travaillé à faire passer pour des rêves ou des institutions qui se sont éteintes en 1713 et en 1760, sans laisser de trace, dominent pourtant l'histoire de l'Amérique du Nord, le Mexique excepté.

Sommes-nous d'accord avec l'histoire, oui ou non ? Quel était donc ce noyau insignifiant d'aventuriers, comme on veut le désigner, qui n'a rien laissé sur ce continent sans y imprimer sa marque ? Comment, à côté des pages qui racontent ses faits et gestes, ose-t-on écrire un commentaire rancuneux ? Pourquoi ne pas aller droit au but et dire que la vérité ne plaît pas à une certaine école ?

IX

L'Europe actuelle, digne fille, sous ce rapport, de l'Europe d'il y a deux siècles, n'étudie pas l'Amérique. Elle accepte des opinions habilement couchées dans certains livres et que les écrivains de la grande république ne se gênent pas de ressasser sans relâche. Il en est résulté un quiproquo complet, dans lequel les étrangers tombent facilement, sans réflexion, sans calcul, sans se douter de rien. L'ensemble du siècle et demi qui va de 1604 à 1760 est, on peut le dire, totalement lettre morte pour ces derniers.

Sans parler de Fenimore Cooper, qui a exploité notre histoire de l'Ohio, du Mississipi et de l'Ouest, mais qui s'est bien gardé de faire sentir que tout, absolument tout, y était canadien, et, sans faire trop

de reproches à Bancroft, qui a enjambé s lestement les faits qui l'embarraissaient, nous avons sous les yeux quelques hommes de plume renommés, notamment Parkman, qui continuent la même tradition, quoique leurs procédés soient, en apparence, plus généreux. Le temps n'est plus, en effet, où l'on pouvait nous "ignorer," selon l'expression anglaise. Il faut mettre de l'eau dans son vin ; on en met—avec une pointe de vinaigre. M. Parkman en est arrivé au persiflage, genre de la petite presse. C'est triste. Ses livres, que l'on nous représente comme écrits dans un esprit de libéralité digne d'éloge, sont huilés de jalousie, pour ainsi dire. Les compliments qu'il nous adresse trempent dans une encre amère, et c'est ce qui lui nuira le plus ; car tout se découvre, tout finit par être connu ; et, pour avoir été le plus érudit des écrivains de sa nation, il n'en subira pas moins l'abandon de ceux qui, un jour, ne voudront plus accepter ses réticences. Ah ! si M. Parkman osait écrire l'histoire des Puritains avec le ton de sarcasme qu'il a adopté pour parler des fondateurs du Canada, comme il n'amuserait pas ceux qui, aujourd'hui, se plaisent tant à consulter ses livres !

Il met au jour des faits qui parlent d'eux-mêmes, dont il essaie constamment de détruire l'importance, et que ses successeurs sauront, je le crois, interpréter sans tenir compte de son faux point de vue. Dès que l'on cessera de nous traiter avec "libéralité," on arrivera au sens véritable des choses. Inutile de se montrer généreux envers nous ; nous ne demandons que la justice. Quand on commence par vouloir agir libéralement, c'est que l'on est préjugé et que l'on n'a pas compris les faits. L'histoire se compose de faits ; étudions-les et ne faisons grâce de rien. Cette condescendance est humiliante, après tout. Dans son livre, *The old regime in Canada*, M. Parkman emploie plusieurs centaines de fois le mot *but*. Il constate un fait, puis : "mais... mais... mais..."

S'il est vrai, comme on le dit, que ses ouvrages nous vaudront une part plus grande que jamais de l'attention des lecteurs étrangers, on peut aussi lui appliquer les vers de Corneille :

Il nous fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il nous fait trop de mal pour en dire du bien.

J'ai terminé cet article en juin 1878. Depuis lors, il a paru des écrits contre le système de M. Parkman — un surtout, qui l'accuse d'avoir traduit servilement ou paraphrasé un bon nombre de ses meilleurs passages, qu'on peut lire dans les livres canadiens, mais que les lecteurs de langue anglaise ne sont pas sensés avoir lus. Le fait est que M. Parkman n'a jamais employé son talent qu'à dénaturer notre histoire pour flatter les préjugés des Américains, ou copier nos bonnes pages de littérature en les mettant sous son nom. Shea et O'Callaghan n'ont pas agi de cette manière.

X

Quelle fut la conséquence des deux batailles d'Abraham (1759, 1760) ? Le drapeau anglais flotta sur le Saint-Laurent et le Mississipi. Prenez la carte et voyez ce que cela veut dire. Depuis cent ans, toutes ces contrées nous étaient connues, étaient à nous. Les Yankees n'avaient jamais su en tirer parti ; ils arrivèrent juste à point pour recueillir les fruits de nos immenses travaux, grâce à l'énergie et au coup d'œil des hommes d'Etat anglais.

On s'est mépris sur la valeur des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, parce que, ayant aujourd'hui sous les yeux le spectacle d'un développement industriel et agricole énorme, lequel n'est nullement le fruit de leurs labeurs, mais un résultat produit par les contingents nombreux d'hommes attirés en dernier lieu de tous les points du globe vers ce sol privilégié, on est porté à ne voir qu'une seule et même chose, du commencement à la fin de leur histoire. Avant 1760, c'était tout le contraire d'aujourd'hui : nous les dominions de beaucoup.

Il est intéressant de lire un article publié par le *New-England Almanac*, en 1758, pendant la guerre de la conquête,